Discours de Benoît PAYAN, Maire de Marseille

à l'occasion de la remise du Prix Robert Mizrahi - 8 mai 1945

Lundi 8 mai 2023

Monsieur le Président d'honneur du Jury, Monsieur Robert Mizrahi,
Mesdames, Messieurs les élus,
Ce matin, j'ai apporté avec moi un livre d'Albert Cohen.

Dans ce livre, dans ce livre aussi beau que douloureux, Albert Cohen raconte comment il a été jeté, enfant, sur le mur de l'antisémitisme.

Il raconte comment, dans les rues de Marseille, un camelot l'avait humilié, agressé, comment il avait fait disparaître l'innocence de ses yeux par l'insulte et le mépris.

Parce qu'il était Juif.

Né à Corfou, Albert était un enfant de la France, un enfant de ce pays qu'il aimait et qu'il chérissait.

Il raconte la violence, il raconte la haine, il raconte la division de la folie xénophobe.

Cette violence, cher Robert, vous l'enfant de Marseille, vous l'avez connue, et elle vous a pris vos parents.

Elle vous a pris vos parents un soir de mars 1944, un de ces soirs de guerre où tout semble basculer.

Ce soir-là, la Gestapo Française vous a arraché à ceux qui vous ont donné la vie, guidée par les ordres des nazis qui voulaient vous faire disparaître.

Aujourd'hui, 79 ans plus tard, Marseille se souvient.

Elle se souvient de ces femmes et de ces hommes dont la vie a été broyée, brisée, de ces femmes et de ces hommes qui ne demandaient rien d'autre que de pouvoir vivre en paix.

Elle se souvient, et par son souvenir elle offre une sépulture à ceux qui n'y ont pas eu droit.

Parce que la mémoire, mesdames, messieurs, la mémoire est un devoir.

Elle est le devoir des vivants, celui pour lequel nous devons nous battre, inlassablement.

Parce que le temps passe, et les leçons du passé ne doivent pas être oubliées pour ne pas être reproduites.

Nous héritons de notre histoire, sans fard et sans artifice.

Elle nous est léguée dans sa réalité, dans sa vérité brute, et parfois cruelle.

Il nous revient de la connaître, de la comprendre et de la transmettre.

La transmettre aux plus jeunes générations, pour qu'ils la transmettent à leur tour à leurs enfants.

Ce prix, ce prix qui porte votre nom, ce prix Mizrahi que nous remettons aujourd'hui, est le flambeau que vous cédez chaque année à des dizaines de jeunes Marseillais.

C'est l'étincelle qui garde la flamme allumée, c'est un prix nécessaire pour ne jamais oublier, et je suis fier de vous accueillir à nouveau dans cet Hôtel de Ville, qui est la maison commune des Marseillais, pour le remettre cette année.

Ce lieu, ce bâtiment, a été le théâtre du pire.

C'est ici que se réunissaient les forces nazies pour organiser l'horreur et détruire notre ville.

Il nous revient aujourd'hui d'en faire le théâtre du meilleur.

Il nous revient de construire ensemble une ville, une société, un monde dans lequel la haine, l'exclusion, la division, n'auront plus jamais leur place.

C'est la leçon de Marseille, et c'est la voix que nous voulons porter ensemble.

Faire de notre ville la terre d'accueil des exilés du monde, la rendre ouverte, accessible, populaire, joyeuse, la rendre belle parce qu'elle est plurielle : c'est notre tâche devant l'histoire, c'est notre tâche devant les plaies béantes de notre passé.

Et je veux remercier ici le Fonds Social Juif Unifié, cher Lionel Stora, qui agit depuis tant d'années pour que jamais les cachots de l'oubli ne se referment sur nous.

Cette histoire, c'est la vôtre, vous en êtes les dépositaires et vous en êtes les gardiens.

C'est celle de votre communauté, mais c'est aussi celle de toutes les Marseillaises et de tous les Marseillais.

C'est celle qui nous unit dans la douleur, et qui nous oblige dans la fraternité.

Non, nous ne laisserons jamais notre histoire tomber dans l'oubli.

Parce que l'oubli, c'est le plus beau cadeau que nous puissions faire aux tyrans.

L'oubli, c'est la première marche de l'indifférence, c'est la première marche du mépris, et c'est la première marche du chemin qui nous mène à la division.

Choisir le 8 mai pour remettre ce prix, c'est choisir l'espoir plutôt que la fatalité.

C'est choisir le jour de la victoire plutôt que celui de la terreur.

Le 8 mai, c'est la victoire de la Résistance, la victoire de celles et ceux qui refusaient de vivre dans un monde de haine et d'antisémitisme.

C'est la victoire de ceux qui voulaient rester libres, qui voulaient rester fiers et fraternels.

Aujourd'hui, nous sommes fiers, nous sommes debout, et nous sommes grands.

Parce que nous sommes les Marseillais, cette ville qui ne détourne jamais le regard, et qui se tient toujours aux côtés des opprimés, des exclus, aux côtés de ceux qui souffrent et qui luttent pour exister.

Cher Robert, à l'occasion de ce prix qui porte votre nom, j'aimerais vous offrir la reconnaissance de Marseille toute entière.

C'est la raison pour laquelle j'ai décidé de vous remettre cette année la médaille de la Ville de Marseille.

Cette médaille est modeste face à tout ce que vous avez accompli, face à tout ce que vous avez offert à Marseille et à la France.

Mais elle est le symbole d'une ville qui vous remercie.

Elle est le symbole d'une ville qui sait ce que vous avez fait pour elle.

Permettez-moi, avant de vous la remettre, de citer quelques mots de ce livre d'Albert Cohen dont je vous parlais tout à l'heure.

« *Ô vous, frères humains, vous qui pour si peu de temps remuez, immobiles bientôt et à jamais compassés et muets en vos raides décès, ayez pitié de vos frères en la mort, et sans plus prétendre les aimer du dérisoire amour du prochain, amour sans sérieux, amour de paroles, amour dont nous avons longuement goûté au cours des siècles et nous savons ce qu'il vaut, bornez-vous, sérieux enfin, à ne plus haïr vos frères en la mort.* »

Benoît PAYAN,
Maire de Marseille